

TEMPLON

II

DANIEL DEZEUZE

LE MONDE, 9 janvier 2026

CULTURE

Daniel Dezeuze assemble de plus belle à Sète

Le plasticien expose ses productions récentes, constituées de matériaux divers : rondins, planches de ski...

ARTS

SÈTE (HÉRAULT) – envoyé spécial

Après une importante rétrospective au Musée de Grenoble, en 2017, Daniel Dezeuze expose au Musée Paul-Valéry de Sète une ample partie (plus de 120 œuvres) de sa production des vingt-cinq dernières années. L'installation dans les salles est faite par séries, qui ont des titres mi-poétiques, mi-mystérieux : *Les peintures qui perlent, Chant des oiseaux et Tsimtsoum* ouvrent le parcours.

Les premières sont des carrés posés sur la pointe, non pas en bois, mais en plastique percé de trous eux-mêmes carrés à intervalles réguliers, qui forment une trame, un peu comme celle d'un claustra. Ils sont constellés de fines tiges métalliques qui supportent chacune un petit objet de couleur vive, comme si la peinture voulait s'échapper du plan du tableau.

Les secondes sont peintes sur ces treillis losangiques articulés qui servent à soutenir les plantes grimpantes. On peut leur donner des surfaces différentes, dans la mesure où ils se rétractent. D'où le titre *Tsimtsoum* qui, dans la kabbale, désigne le fait que Dieu étant une totalité, il a dû lors de la création du monde se contracter lui-même pour faire de la place... « *Le problème, dit malicieusement Dezeuze, c'est que s'il s'est contracté, il peut aussi se décontracter !* »

Notion de bricolage

Pour comprendre comment Daniel Dezeuze, 83 ans, en est arrivé là, il faut remonter à ses débuts d'artiste, avec le groupe Sports/Surfaces : des artistes très politisés (à gauche, avec un pen-

chant pour le maoïsme qui, paradoxalement, les conduira à s'intéresser à la peinture traditionnelle chinoise que le Grand Timonier ne prisaît guère), soucieux de théorie (diffusée par les revues *Tel Quel* et *Peinture. Cahiers théoriques*) et qui s'interrogeaient sur les conditions matérielles du tableau, et notamment ce qui en constitue la base, le châssis de bois ou la toile qu'on tend dessus.

« *Il y en a qui ont pris le chemin de la toile, c'est vrai qu'elle est très accueillante pour la couleur, dit-il. Moi, j'ai pris le chemin du châssis, de l'assemblage. C'est un peu plus difficile, parce que ça a à voir avec le volume de la sculpture.* » Peut-être aussi parce que Daniel Dezeuze est fasciné par ce qu'a permis la révolution cubiste : avant elle, la sculpture, c'était soit de la taille directe, soit du modelage. Les cubistes et les avant-gardes russes ont introduit la notion de bricolage.

Et Dezeuze adore cela, au moins autant que se fournir en matériaux dans les jardineries d'où proviennent aussi les demi-rouleaux de bordures, ces rondins coupés en deux dans leur verticale et reliés ensemble, qui servent de support aux œuvres de la série des « Diptyques » ou « Echelles chinoises ». Mais il ne néglige pas d'autres fournisseurs, comme les marchands de skis. Chez eux, il achète des planches de skis de fond, plus fines et plus élégantes, et compose avec des sortes d'idéogrammes. Les premiers sont autant d'hommages à des peintres traditionnels chinois et aux rouleaux de papiers où ils déployaient leurs encres, les secondes à la calligraphie.

On trouve des inspirations plus

occidentales dans la série « Solve et coagula », la devise qui enjoint aux alchimistes de dissoudre et coaguler, ou dans les séries « Boucliers » et « Blasons », qui font des écus des chevaliers les précurseurs des tableaux rectangulaires classiques, ce qu'ils furent autrefois, quand ils étaient décorés des armes des seigneurs pour lesquels on les portait. « *L'héraldique, c'est parce que je me suis intéressé au Moyen Âge, celui des troubadours et des Cathares – comme les enfants, j'adore dessiner des châteaux forts* », et j'ai eu la chance de pouvoir en parler souvent avec l'historien Georges Duby [1919-1996], qui avait préfacé une de mes expositions. En art, il faut savoir se promener. Ça permet de ne pas s'enfermer dans une formule, dans un style, dans une image qui vous bloque toute votre vie. Peu importent les questions formelles, l'essentiel, c'est d'être libre. C'est tout. »

Dans cet esprit, il a beaucoup voyagé, très tôt. Outre le Mexique, il a passé du temps au Canada : « *L'artiste contemporain est un voyageur qui peut se déplacer très vite et revenir à son atelier.* » Car, comme Candide, il lui faut aussi cultiver son jardin, celui de sa maison de Sète, où il est installé depuis une quarantaine d'années. Lui le fait en mettant sa cabane à outils au pillage, pour faire des reliefs. « *Le jardin, c'est une extension de l'atelier. Là, je redeviens sédentaire.* » Et voyage en réalisant patiemment ses œuvres.

Un regret, l'exposition ne montre aucun dessin, alors que les siens sont extraordinaires, d'une douceur qui contraste avec les matériaux parfois agressifs de ses reliefs sculptés. On s'en con-

solera devant une immense vitrine qui contient les livres qu'il a illustrés et qui témoignent d'une curiosité et d'une ouverture dont ne furent pas preuve, hélas, tous ses camarades du groupe Sports/Surfaces. ■

HARRY BELLET

« *Daniel Dezeuze, œuvres récentes* », Musée Paul-Valéry, 148, rue François-Desnoyer, Sète (Hérault). Jusqu'au 8 mars.

« **En art, il faut savoir se promener. Ça permet de ne pas s'enfermer dans une formule, dans un style** »

DANIEL DEZEUZE



« Chant d'oiseau
(rossignol.
Philomèle) »
(2008),
de Daniel
Dezeuze.

COLLECTION PRIVÉE/
PIERRE SCHWARTZ/
ADAGP, PARIS, 2025